

L'UNION FRANÇAISE



Rédaction et Administration
Rue 25 de Mayo n. 58

ORGANE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS DANS L'URUGUAY

JOURNAL DU SOIR

Tous les lettres et communications doivent être
adressées à la Rédaction
Gérant: H. PLANTS

Prix de l'Abonnement
"TABLEAU D'AVANCE"
Un mois, 1.00
Six mois, 5.00
Un an, 10.00
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

LE COMMERCE ALLEMAND

Dans l'Amérique du Sud

(Suite)

J'ai dit que l'Allemagne nous dépasse et pour faire accepter cette vérité sévère, j'ai besoin de rappeler qu'il n'est ici question que de commerce.

Nul ne doute, pas même nos ennemis si nous en avons, de notre incontestable supériorité dans un ordre de choses qu'il est inutile de faire ressortir à cette place. Toutefois si l'on dit en passant que cette supériorité découle en partie d'un glorieux passé commercial dont la tradition ne doit pas se perdre si l'on veut conserver à la France toute sa grandeur, tout son renom. L'éclat intellectuel d'un peuple est inséparable de sa prospérité matérielle, comme dans la vie des individus les belles œuvres correspondent aux belles années.

Il y a danger, plus encore pour une nation qui pense que pour elle tout tourne vers des efforts vers des progrès à ne pas maintenir ses forces physiques au niveau de son énergie mentale. Le jour où la disproportion devient trop grande, l'ennemi envahit jusqu'au cerveau, et les longs mois qu'exige pour un malade la cure de ce mal, se traduisent dans l'existence d'un peuple par de longues années d'effacement et de faiblesse. La France de Louis XV, comme celle d'aujourd'hui a rayonné sur toute l'Europe, malgré sa visible décadence commerciale. Mais ce recul dans le chemin tracé par Colbert devait amener, avec les misères du règne de Louis XVI, une éclipse du génie français.

Sans une réaction inespérée, comme le fut la fin du dernier siècle, qui fouetta le sang national et lui rendit toute sa vigueur, nous n'aurions pu traverser impunément ce dix-neuvième siècle qui a fait surgir, dans le champ de bataille de l'humanité, de terribles unités nouvelles.

Nous ne pourrions aujourd'hui, si nous nous endormions une deuxième fois, attendre des événements un semblable réveil. Le temps est passé pour longtemps des grandes révolutions et des fantastiques épopées. L'histoire, qui nous achemine à la paix universelle et à des conceptions plus positives de la liberté, semble avoir dorénavant adopté une logique qui exclut l'imprévu sous toutes ses formes, avec tout son cortège de fatidiques espérances.

Le temps est venu, comme après une jeunesse d'illusions et de chagins, d'enthousiasme et de dégoûts, de courage et d'abaissement, de force et de faiblesse, de haine et d'amour, de regarder l'avenir sérieusement, avec calme, de scruter l'horizon, de chercher le vent et la route, et, puisque pour le moment on est, malgré les guerres partielles qui sont comme les dernières fusées d'un feu d'artifice touchant à sa fin, l'heure semble avoir sonné de se développer dans la paix, de pousser jusqu'aux extrêmes limites le progrès universel, il ne faut pas que nous restions en arrière, nous qui fûmes toujours en avant.

Si le terrain économique est celui qui servira de champ aux grandes batailles du nouveau siècle nous devons, dès maintenant, y prendre nos positions. Il paraît même que nous avons beaucoup tardé. Nous aurons, pour ne pas être débordés sur bien des points, à faire plus d'une marche forcée qui nous sera parfois pénible. Mais la victoire est à portée, et la victoire dans ce cas, c'est tout simplement la vie.

Ainsi, pour ce qui nous concerne en Amérique, si l'on ne se hâte de faire tête au commerce allemand, il est bien évident que le nôtre, après y avoir occupé un rang considérable sera quelque jour obligé de lui céder toute la place.

Aurait-il donc perdu ses éléments de succès? Nos marges ne seraient-elles dépréciées, nos commerces manqueraient-ils des qualités qui faisaient rechercher leurs produits? Assurément, non. De ce côté, rien n'a changé. Mais ce qui n'est plus la même chose, c'est le pays qui a été travaillé d'intérieur et qui ne se sent plus à l'aise à l'égard d'affaires surannées qu'il ne se précipite à éliminer.

Cela revient pour nous à naviguer à la voile.

(à suivre.)

A. T.

Faillite de "L'Union Française"

EMILIE RICHIEBOURG

L'IDIOTE

TROISIÈME PARTIE

RÉDEMPTION

—M. le comte de Lasserre, sachant que votre amitié et votre dévouement ne pouvaient rien lui refuser, voulait réclamer de vous un service.

—Lequel?

—Sentant bien qu'il allait se trouver dans l'impossibilité d'agir, M. le comte voulait vous prier de le remplacer.

—En quoi?

—En tout. Il espère, surtout en ce qui concerne nos recherches, que vous voudrez bien devenir un autre lui-même.

—Je n'ai rien à refuser à mon vieil ami, répondit M. de Van Ossen; ce qu'il faudra faire, je le ferai.

M. le comte m'a donné l'ordre de

LETTRE PARISIENNE

Paris, 2 juillet.

On remarquait hier soir, à l'Exposition, une énorme quantité de gens à la mise, très simple. Et comme l'entrée pour les soirées dites "select" était de quatre tickets (à l'anglaise) d'un peuple que les anglais considèrent comme anglophobe, on était porté à se dire que le public ne recule décidément devant aucune dépense pour s'offrir les délices de l'Exposition.

Une famille de quatre ou cinq personnes à quatre tickets par tête, plus les frais de transport et autres, semblait devoir dépenser une somme assez ronde. Eh bien! pas du tout.

On a observé que le vendredi le public qui ne roule pas sur les métaux précieux a tourné la difficulté avec aisance. Le procédé consistait à pénétrer dans l'enceinte de l'Exposition un peu avant six heures et, par conséquent, moyennant un seul ticket. Ceux qui n'ont point dîné avant d'entrer apportent les éléments d'un repas sommaire, et le tour est joué. Ils sont dans la place à l'heure où le prix d'entrée est relevé.

Je signale, du reste, une baisse dans le cours des tickets. Il est à prévoir que, comme en 1889, ces petits papiers finiront par tomber à trente ou trente-cinq centimes.

Les soirées d'illumination sont belles. A mon gré, l'effort d'éclairage devrait être moins étendu plus concentré. Il y a, ça, et là, des lignes lumineuses un peu grèles. On a voulu embrasser de trop vastes espaces.

Je voudrais en outre que la Seine fut sillonnée de bateaux lumineux d'où s'épanchieraient des musiques douces, sans grosse caisse ni gros cuivres.

Jusqu'à présent, je ne vois qu'un industriel qui ait eu l'idée d'animer, le soir, le cours de la Seine. C'est un fabricant de pâtes alimentaires. Sa réclame aquatique est faite par un grand cygne à vapeur qui va et vient sur la fleur avec un bruit de crécelle et en poussant des cris perçants pour appeler l'attention.

Ses yeux sont de fortes lampes électriques, et sur ses ailes lumineuses on lit une déclaration très favorable à une certaine substance industrielle qui remplace avantageusement les aliments les plus accablés.

Ceux qui, comme moi, admirent l'Exposition universelle, souhaiteraient que l'on fit quelque effort d'imagination pour varier les notes nocturnes. Il ne suffit pas, en pareille matière, d'avoir adopté un plan et de s'y tenir; il faut, au contraire, modifier le plus possible ce que les foules ont déjà vu plusieurs fois.

Je sais bien qu'elles se renouvellent, mais, il y a un fond parisien et même étranger qui demeure, et il a droit à quelques égards.

Un personnage qui a rempli un rôle important dans le monde politique me montrait un jour, avec une évidente satisfaction, une collection de plumes qu'il qualifiait d'historiques.

Elles avaient servi à la signature d'instruments diplomatiques de diverses natures. L'une d'elles avait tracé un paragraphe impérial.

Ces plumes étaient rangées en bel ordre dans une vitrine, avec indication de leur illustre origine.

Je dissimulai de mon mieux le déclin que m'inspiraient ces reliques, comme d'ailleurs la plupart des reliques.

Voici que le Musée Carnavalet va recueillir pieusement, après la démolition de la prison de la Grande-Roquette, la porte de la cellule n. 2.

Le numéro de cette cellule n'éveille aucune idée particulière; il s'agit pourtant d'une cellule où de nombreux condamnés passèrent des moments particulièrement désagréables. C'était celle où l'on enfermait les condamnés à mort.

La plupart d'entre eux n'en sortirent, avant et après la présence de Jules Grévy, que pour monter sur l'échafaud très voisin.

On sait que M. Grévy avait virtuellement aboli la peine de mort. Il gracifiait les condamnés avec une régularité systématique.

Bref, la porte de la cellule n. 2 ira rejoindre au Musée Carnavalet quelques au-

tres portes de prisons bien parisiennes. Ai-je l'esprit mal fait? Ai-je l'entendement obtus?

Toujours est-il qu'une porte de chêne de forme banale et grossière, qui n'a même pas le mérite de l'antiquité me semble une chose dénuée de tout intérêt quelconque.

—Mais, Monsieur, dira-t-on, oubliez-vous que c'est derrière cette porte que des hommes tels que Troppmann, Lapommeraye, Prado, Franzini, Campi attendirent la mort.

Je ne l'oublie pas, mais cela m'est égal. Cette considération n'ajoute rien à mon estime. L'exposition dans un musée de "souvenirs" de ce genre est simplement une concession à la badauderie la plus plate.

Parlez-moi de ces souvenirs admirables que l'on trouve en grand nombre à Carnavalet, comme, par exemple, ce fusil de garde national surmonté d'un parapluie en cotonnade rouge... Voilà qu'est documentaire, instructif, révélateur! Ce fusil-parapluie de la garde citoyenne symbolise toute une époque. C'est le règne de Louis-Philippe résumé en un trait capital.

Le musée de Tussaud, de Londres, où l'on voit une grande quantité de "reliques" à l'usage des imbéciles, avait offert à l'administration, qui, bien entendu, a refusé, une somme importante de l'escabeau sur lequel les condamnés de la Roquette s'assoyaient à l'heure de la toilette finale opérée par la main du bourreau.

Toujours ne puis mettre aussi ce joli meuble dans un musée?

Je vois d'ici le regard hébété des naïfs devant ce siège de chêne: C'est là-dessus que Troppmann s'est assis!

Et ce siège était derrière cette porte?... Mon bien ouit et cette porte était derrière bien d'autres portes encore. Que ne les collectionne-t-on aussi?

A. R.

Le pain à la guerre

(Suite et fin)

Mais la nécessité d'assurer du pain, en temps de guerre, aux troupes, quels que soient les effectifs, la pauvreté du pays et l'engorgement des chemins de fer, est-elle la question ne fut pas abandonnée.

Des études nouvelles ont été faites, des perfectionnements introduits et de nouveaux essais viennent d'être tentés avec des moelles récentes. Une boulangerie de campagne vient de faire un déplacement de trois semaines en Normandie, voyageant chaque jour en des alertes successives et s'installant à chaque étape pour travailler rapidement.

Cette boulangerie vient de rentrer à Paris, par la dernière station dans la forêt de Saint-Germain, où le général Brugère, gouverneur de Paris, est allé vérifier son fonctionnement et constater les progrès réalisés.

Ces progrès sont de deux sortes. La crainte de manquer de boulangers de profession pour le pétrissage du pain est écartée par cette raison sans réplique que leurs services sont devenus inutiles. La "pâte est pétrie mécaniquement, par une machine qui n'a pas subi une seule avarie pendant le déplacement et qui, sans prendre beaucoup de force, suffit pour plusieurs fours. Donc, de ce côté, toute satisfaction.

Pour les fours, on a essayé de répondre de deux façons aux critiques soulevées par les premiers essais. Les ans ont rendu les fours démontables pour faciliter leur transport; les autres ont diminué les dimensions et le poids des fours roulants tout en augmentant leur production.

Les fours démontables fonctionnent bien et présentent cet avantage que leurs pièces peuvent être transportées à dos de mulet. En pays de montagne, ce n'est pas à dédaigner. Mais c'est une longue et dure corvée pour les hommes de monter et de démonter ces fours tous les jours, par tous les temps et dans tous les terrains.

Par suite d'une alerte, des pièces peuvent être oubliées ou perdues dans la poussière ou la boue, et alors, adieu tout l'appareil. Les hommes peuvent servir leur ceinture.

Quant aux fours roulants essayés, ils ne diffèrent des anciens que par une simple transformation, mais elle est telle que toutes les conclusions "concernant leur adoption" des expériences ont été faites à la manutention.

—Je serai enchanté de rencontrer ici M. le docteur Albin.

—Alors, c'est très bien. Pensez-vous que M. Rousseau pourra parler demain.

—Je n'ose pas me prononcer, monsieur; ce qui empêche en ce moment l'émission des sons n'existera peut-être plus demain; mais la fièvre aura tout son intensité, et je ne crois pas qu'il sera possible d'échanger seulement quelques paroles avec le malade.

—Combien de temps durera cette fièvre?

—Quatre ou cinq jours, monsieur.

—Son état vous inspire-t-il des inquiétudes?

—Jusqu'à présent, monsieur, je ne vois rien qui puisse faire concevoir des craintes.

—Je vous quitte sur ces bonnes paroles; j'en vous recommandant notre cher malade.

M. Van Ossen avait sa voiture en bas. Avant de rentrer chez lui, il se fit conduire rue Cadet, où demeurait le docteur Albin.

—Mon cher Van Ossen, dit le docteur au Hollandais, en lui tendant ses deux mains, vos visites sont si rares, que vous voir ici me cause en même temps une

tion du quai de Billy à Paris, aux docks de Billancourt et au camp de Satory. Les résultats ont toujours été excellents. Un four débite en quelques heures les 2.600 rations qu'on lui demande journellement. Il se déplace avec facilité, quelque soit l'état du terrain, sans subir d'avarie. Enfin, il n'exige pas un personnel nombreux.

Il semble donc qu'il ne reste plus maintenant qu'à apprendre aux généraux à se servir de ce nouvel outillage. Dans les prévisions actuelles, il y aurait une boulangerie de campagne, comprenant plusieurs fours, par corps d'armée. Le tout serait bien maniable facilement mobile; se déplaçant aussi aisément que l'artillerie.

Encore faut-il en avoir fait usage pour en connaître à fond le maniement. Il serait donc bon que lors des manœuvres annuelles, les corps d'armée fussent accompagnés de leurs boulangeries. Ce serait un double profit. L'expérience viendrait aux chefs et aux soldats, et l'usage amènerait, sans doute, quelque nouveau perfectionnement. Il n'y a pas de progrès négligeables dans ces questions qui touchent de si près à la défense nationale.

F. L.

ÇA ET LÀ

Les Croiseurs Jules-Ferry et Léon Gambetta

Le ministre de la marine vient de donner l'ordre au ports de Cherbourg et de Brest, de mettre en chantier les deux croiseurs cuirassés C. 11 et C. 12, dont la construction a été autorisée par la loi de finances. Ces deux croiseurs porteront les noms de "Jules-Ferry" et de "Léon Gambetta".

Ces deux bâtiments seront identiques. Ils auront donc mille quatre cent cinquante tonnes de déplacement, avec cent quarante-cinq mètres de longueur, vingt et un mètres soixante-dix de largeur, et huit mètres de tirant d'eau. Leurs machines alimentées par des chaudières multitubulaires seront verticales, à triple expansion, et actionneront trois hélices. La vitesse moyenne prévue est de vingt et un nœuds, avec une puissance correspondante de vingt-quatre mille chevaux.

L'approvisionnement en charbon, qui pourra être porté à mille neuf cent cinquante tonnes, leur donnera un rayon d'action de dix mille milles à dix nœuds, et de mille trois cent vingt milles à la vitesse maxima. Ils porteront chacun quatre canons de cent quatre-vingt-quatre milimètres, seize de cent soixante-quatre, vingt de quarante-sept, et quatre de trente-sept; ainsi que cinq tubes lance-torilles, dont deux sous-marins. L'effectif sera de vingt-trois officiers et de six cent quatre-vingt-sept hommes.

Le devis approximatif de chacun de ces croiseurs cuirassés s'élève à 28,982,500 fr., dont 3,963,800 fr. pour l'artillerie et 313,700 fr. pour les torpilles. Leur achèvement est prévu pour le début de 1905.

Tarte aux Fraises

La réclame prend aujourd'hui toutes les formes, et nous pouvons nous attendre un jour ou l'autre à l'entendre parler par la voix des roseaux, comme au temps où ceux-ci rantraient la longueur des oreilles du roi Midas. Tous les moyens sont bons aujourd'hui à l'industriel qui veut lancer ses produits; le chocotat qui blanchit en vieillissant, le fromage qui se fend pour mieux respirer sa propre odeur, ne sont que des précurseurs de trouilleries de jour en jour plus ingénieuses et plus outrancières.

C'est que coûte il s'agit d'éveiller l'attention, de piquer la curiosité du public. Qu'il se séduise ou qu'on l'alarme, ce public, peu importe! A tout prix il faut lui donner la secousse, la secousse d'un nit le lancement et le succès.

Voici un pâtissier qui vient d'inventer, et qui a juré de mettre à la mode, un gâteau aux fraises. Il s'agit de le lancer. Que fait notre homme? Un journal nous le raconte:

«Les habitants les plus graves et les plus considérablement mariés de la ville reçoivent une lettre d'une écriture féminine et d'un papier qui n'est pas celui des fournisseurs. Cela avait un air tendre, de l'allure et le parfum de framboise qui traitait les mauvaises humeurs. En voyant cette missive suspecte, les époux froncèrent le sourcil. Les plus diligents la déchiffrèrent en fronçant le sourcil, et y trouvèrent un bon de ruban accompagné de ces mots: «Mon cher amour, nous

étions si pressés, hier, que j'ai oublié de te demander le mien; j'envoie dix mètres de ce ruban; j'en crois que dix mètres suffiront. Quel câlin! Ce plaisir j'aurai à te rendre!

Quand tu m'inviteras à dîner, nous retournerons, si tu veux, au restaurant X... et nous mangerons encore ce gâteau de fraises, —oh! ce gâteau, l'en souvenir-tu? C'était l'idéal. Je t'aime, Elsie.» —Quant les épouses eurent lu, elles sentirent gronder leur amour-ménager. Les uns firent une scène. Mais les plus subtiles allèrent aux informations. Elles interrogèrent le restaurateur sur Elsie et sur cette tarte aux fraises, si délicieuse que son goût faisait perdre à leurs maris celui du foyer. Le restaurateur, satisfait et bonhomme, répondit qu'Elsie était une chimère, et la tarte une réalité dont il n'avait pas exagéré les effets. Il les engagea à en faire l'expérience, et le gâteau fut lancé.

L'invention est d'autant plus admirable qu'elle a produit les meilleurs effets, non-seulement chez le pâtissier qu'elle a enrichi, mais encore dans les ménages. Les maris, bien entendu, ont dû connaître l'histoire, et ils ont pu trouver le moyen d'assurer la paix conjugale pour le reste de leurs jours. Quand Madame prend quelque ombre sur telle révélation anonyme ou tel indice suspect Monsieur n'a qu'à lui rappeler discrètement l'histoire du gâteau pour la rassurer: «Tarte aux fraises!» dit-il en souriant, et Madame rougit de ses soupçons.

Comme le «Tarte à la crème» du marquis de Molière, le «Tarte aux fraises» répond à tout!

P. G.

Mouvement maritime

Sont entrés: le Nîle, vapeur anglais, de Southampton, avec 15 passagers et marchandises.

Le vapeur Tabaré, de la maison Lussich, de Maldonado, avec 11 passagers et charge.

—Sont partis: les vapeurs allemands Rio et Hormones pour Hambourg; le Nîle, pour B. Aires, ainsi que le Duchess de Gênes.

Hélios par le Salto, avec 60 passagers.

Le vapeur Delta de la maison Mihanovich, est retiré du service des rivières; mais un nouveau service est organisé pour le Salto avec le Cosmos et le Miralavia.

Le Venus est parti aussi pour B. Aires avec chargement et passagers.

L'Eolo, parti demain pour B. Aires.

LES CHINOIS

La France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, le Japon, les Etats-Unis d'Amérique, l'Italie elle-même, réunis par le commun pèlerin de leurs représentants et de leurs nationaux en Chine, s'arment pour les défendre. Il s'agit de sauver, si l'en est temps encore, ce grand vieil empire, de réclamer la juste réparation des pertes qu'ils ont subies dans l'incendie ou le pillage de leurs biens, de garantir, s'il se peut, l'exécution de traités et de contrats librement consentis, rien de plus juste, rien de plus urgent, rien qui requière de la part de tous plus d'activité et d'énergie.

Mais on parle de conquête, de partage, d'établissement définitif, de la domination des peuples de civilisation occidentale sur l'immense empire de l'extrême Orient, désormais rayé du livre de l'histoire, d'une histoire de quatre mille ans: c'est une bien grosse entreprise.

Ce serait se faire de la civilisation chinoise une idée bien sommaire que de la comparer à celle des populations primitives de l'Afrique ou de l'Océanie. Nous nous sommes mesurés avec les Chinois à diverses reprises dans ce siècle: nous les avons battus; et les Japonais aussi, plus récemment, avec une facilité qui a étonné le monde. Ils ont pu jusqu'ici échapper à nos efforts coordonnés et puissants.

Tout cela n'est pas naïf. Et, toutefois, il semblerait, si l'on veut bien analyser les données du problème, que la conquête avec toutes ses conséquences, la domination européenne sur la Chine partagée entre les grands Etats du Pentate parait quant à présent établie, sont pour faire hésiter les contrivances les plus ardentes.

D'abord, les Chinois ne sont pas précisément des barbares. Leur civilisation est plus ancienne que la nôtre, et par bien des côtés plus raffinée. Leur état politique et social actuel est le produit de révolutions sans

véritable surprise et un grand plaisir. Mais vous avez l'air soucieux; y aurait-il quelque un de malade dans votre famille?

—Non, il ne s'agit pas d'un des miens; mais d'un ami qui est aussi le vôtre, du comte de Lasserre, pour ne pas vous faire chercher.

—Ah! vous savez donc ce qu'il est devenu?

—La façon dont vous me dites cela, mon cher, déguise un reproche. Vous m'avez interrogé souvent au sujet du comte, et si je vous ai toujours répondu: je ne sais rien, c'est que, réellement, je ne savais rien. Il y a à peine dix-sept mois que le hasard m'a fait retrouver notre ami Paul, et alors seulement j'ai su pourquoi il avait subitement disparu. Il y a là des choses terribles.

—Oh! j'ai bien deviné qu'un épouvantable malheur avait frappé le comte; parlez-moi de lui. Van Ossen, que fait-il? où est-il?

—A Paris, où il continue à se cacher sous le nom de Pierre Rousseau. Il demeure 13, rue du Rocher, et je viens vous prier de lui faire une visite. Hélas! vous le trouverez dans un triste état.

—Il est malade?

—Oui, par suite d'une blessure, heu-

nombre, où il semble qu'ils aient tenté toutes les formes politiques et sociales par où nous sommes nous-mêmes passés. Rien de plus curieux à suivre à travers les siècles que l'effort de ce groupe ethnique qui compte 100 millions d'êtres humains pour s'isoler du reste de l'humanité.

Son but visible a été, par une série d'expéditions guerrières, de assujettir toutes les populations dont la turbulence menaçait ses frontières.

Il a mis les Mongols, les Tartares, les Thibétains dans l'impuissance de nuire. Il a créé des Etats vassaux, véritables Etats-tampons autour de ses limites: Annam, Tonkin, Cambodge, Cochinchine, Siam; et cet effort guerrier n'avait d'autre objet que la paix.

Dès que la civilisation chinoise a pu parvenir à ses fins pacifiques, elle s'est développée avec une profusion, une variété, une originalité, un éclat dans tous les genres bien antérieurs à notre propre développement et qui ont assuré le bonheur, autant du moins que les hommes puissent y prétendre, à ce tiers de l'humanité. Certes, cette civilisation présente des lacunes.

Elle est très concrète, très réaliste; la mentalité chinoise ne paraît pas s'être élevée à une claire notion de la loi abstraite. Mais, empiriquement, elle atteint par mille détails une perfection extrême. Son caractère éminent est d'être une civilisation agricole. Le travail y est un singulier bonheur. La famille est fortement constituée. Tous ceux qui ont observé Jo près les Chinois vantent à l'envi leur sobriété, leur endurance au travail, leur esprit d'épargne, leur mépris de la douleur et de la mort. Ils forment, en réalité, une immense démocratie sous l'autocratie de l'empereur.

Leur religion est purement civile; elle a pour base l'adoration des forces de la nature, du ciel qui les comprend toutes, et la vénération des ancêtres. Cette religion, très antique et dont les idées fondamentales remontent à la préhistoire, a trouvé, il y a deux mille ans, son organisateur, son philosophe et son moraliste en Confucius. La morale de Confucius a des beautés, une pureté qu'atteint pas toujours le christianisme.

(à suivre.)

Documents utiles

Graisse pour chaussures

Les chaussures de chasse ont besoin d'être entretenues constamment en bon état, afin que le cuir conserve sa souplesse et que l'humidité et l'eau ne les pénètrent pas. On aura donc soin de les bien nettoyer, de les faire sécher sans les placer cependant trop près du feu; puis on les frotte vigoureusement, après les avoir enduites avec un peu de graisse. Cette graisse se prépare d'avance et de la manière suivante: mettre ensemble sur le feu un demi-kilogramme de suif, 100 grammes de graisse de porc, 50 grammes de cire jaune, autant d'huile à manger et autant d'essence de térébenthine. Remuer le mélange à mesure qu'il fondra, et, une fois fondu, verser-le dans un pot.

Service télégraphique

DE "L'Union Française"

New-York, 31.—L'enquête qu'on poursuit aux Etats-Unis à l'égard de Bressi, l'assassin de Humbert Ier, a travaillé à Paterson, New-Jersey, dans une filature de soie, pendant 6 mois, et qu'il était parti de cette localité pour l'Italie, le 7 mai dernier. C'était un sujet d'allures inoffensives. Sa femme et sa fille habitaient à Hoboken, autre localité voisine.

Rome, 31.—Bressi interrogé sur les mobiles du crime qu'il a commis déclare qu'il a une haine invétérée des têtes couronnées et qu'il est anarchiste par conviction. Il a un frère plus âgé que lui, lieutenant d'artillerie dans l'armée italienne.

Copenhague, 31.—On télégraphie de Copenhague qu'une collision entre deux navires a eu lieu près du port de Grimberg, dans la mer du Nord. Le vapeur Jagersberg a abordé le voilier Germania et il l'a coupé en deux. Ce dernier a coulé immédiatement. Sept hommes de l'équipage ont péri.

reusement peu dangereuse, paraît-il, qu'il a reçue aujourd'hui-même.

—Comment?

—Deux misérables se sont introduits chez lui pour le voler et ont tenté de l'assassiner.

—Oh!

—Comme je viens de vous le dire, sa blessure n'est pas dangereuse, le médecin qu'on a appelé près de lui l'a déclaré; mais il a perdu beaucoup de sang et est extrêmement faible. Il m'a envoyé chercher, voulant causer avec moi; je me suis empressé de me rendre près de lui; mais il avait complètement perdu la voix; de sorte que, n'ayant pu me parler, j'ignore ce qu'il avait à me dire.

—

BOLETIN DE LA REPUBLICA
MENTAL DEL URUGUAY
 por Ley de la Nacion de fecha 4 de Agosto de 1896
CASA CENTRAL: ZABALA NÚM. 79

autorizado	\$ 12.000.000
Suscrito	6.000.000
Integrado	5.000.000

SUCURSALES -

Lima, Mercedes, Melo, Rosario, San José, Durazno, Florida,
 Minas, Canelones, Colonia,
 Flores, Tacuarembó, Rivera, y Maldonado.

OPERACIONES DEL BANCO

Letras Corrientes.
 Conformes, Vales, Pagars y demás documentos de Co-
 Letras de Cambio y Giros Telegráficos sobre todas las
 Europa, Rio de Janeiro, Buenos Aires y todas sus Sucursales

El Gerente.

REIN Y C.^A
Agentes en el Uruguay y Paraguay de la
Reina de las Ginebras
Johann Fockink Amsterdam

CALLE

El Gerente.

REIN Y C.^A
Agentes en el Uruguay y Paraguay de la
Reina de las Ginebras
Johann Fockink Amsterdam

CALLE

NANA & COMPANY LIMITED
 CASA FUNDADA EN 1879
 Calidad en Sherry-Brandy y Curnageo

MISIONES 20

EL DES PYRAMIDES
 a Constitución, esquina Ituzáingó y Sarandí
*Hygiène et confort, de première classe, pour les
 voyageurs.*
 Madame Veuve Haurol, propriétaire

AO DE A. DRIESSEN
 Rotterdam (Holanda)
 or ser puro y en uso EL MAS BARATO, preferible al café y té.
 los principales almacenes y boticas.
 para las Repúblicas del Río de la Plata.

Alberto E. Müller
 O NEGRO! - ESTACION DEL F. C. DEL URUGUAY
 PASANDO LA SALA DE ENCOMIENDAS
 en el mismo Restaurant del señor Müller

El más antiguo

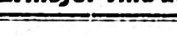
Harriague
Salto

Harriague
Salto

El mejor vino del país

RECENZ

UBRIMIENTO



Y DE SIGLO

¡MÁS CALVICIO PREMATURA

VICTORIMA

cosmética que dejan de usar en tiempo oportuno la infalible pomada

VICTORIMA

da C. M. GALTIERIA-Conservadora y regeneradora del cabello-Kaito-garantiza en la República U. del Uruguay A. A. VALLIETI y C. A. Plaza Montevideo-En venta en las principales farmacias y droguerías

erres maldicos de la frontal de esta República, la efímera de la pomada VITOL-erres maldicos de la frontal de esta República, la efímera de la pomada VITOL-

BANQUE FRANÇAISE
L. B. SUPERVILLE
RUE 25 de Mayo-254

Agence à Buenos Aires: Rue Piedad, 390

des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe, Rosario, Río de Janeiro, et ports du Brésil.

Par la poste sur tous les points de France, Italie et Espagne. Vente à Buenos Aires, Brésilles, France, Angleterre et de la Banque Nationale.

Exet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics.

Reçoit et dépose pour l'encaissement des coupons et dividendes; fait us les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

L DIRECT ENTRE MONTEVIDEO Y BUENOS AIRES

or et de litres.

